Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 49

Artikel: L'âge heureux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212564

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un autre paysan aurait franchi la Croix-de-Cœur, en quête de vivres pour sa famille dépourvue. A Isérables, autrefois une des communes pourvoyeuses en blé du marché de Sion, il put se procurer trois pains à grand'peine. De là, descendant en plaine, il l'avait parcourue pour ne rentrer au logis, désespéré, qu'avec une *quartanne* de chènevis. (Mme Lse Charvoz, au Châble.)

On trompait parfois la faim des enfants en leur lançant en pâture, comme à des pourceaux, de la graine de chènevis, quelquefois mélangée à dessein avec de la cendre, pour les aider aussi à tuer ce temps de famine si long.

L'expression populaire : *Long comme un jour sans pain*, devait s'appliquer à cette époque avec une exactitude d'un réalisme lamentable !

A quels expédients n'eut-on pas recours, pour se nourrir, durant ce printemps 1817 surtout ? Dès que le gazon se mit à reverdir, tardivement, on autorisa les enfants à parcourir les prairies à la recherche de toutes les *herbes* susceptibles de servir à l'alimentation. Que ne mangea-t-on point ? La soupe aux orties, celle aux épinards sauvages *(varkouayno)*, à la bistorte[1], à je ne sais quoi encore, furent mises à contribution. La nécessité talonnant les ventres creux, suscita chez les pauvres gens des prodiges d'inventions culinaires. On se défendait de la faim au moyen de bouillies, de ragoûts, de toutes sortes de mets imprévus, auxquels il nous serait bien difficile de faire honneur, mais qui n'en sauvèrent pas moins nombre de miséreux, pour l'ordinaire déjà peu gâtés par les délices raffinées de la vie, et dont la table ne connut jamais ce qui délecte le palais des gourmands.

Longtemps avant l'apparition du pain KK de la *Kultur*, on fit ce pain nécessaire à la vie avec tout autre choses que de la farine du blé ou du froment. Le pain d'orge, d'avoine ou de fève, ce dernier surtout si indigeste fût-il, était un luxe. On additionnait quelquefois le peu de farine que l'on pouvait avoir avec d'autres substances, peu propres à la panification, telles que celle provenant du *remolon* (recoupe), de la mouture des fruits de sorbier (ou alizier, les *arsâe*) desséchés, du son mélangé avec des betteraves et même de la fine poussière résultant du battage des fèves, ce qui donnait à la grossière *galette* où elle entrait en composition, une couleur verdâtre.

Les pelures de raves, desséchées, émiettées, remplaçaient le pain dans la soupe. Une vieille femme du Châble qui avait vécu l'an de misère en avait rempli peu à peu un grand bahut en prévision du retour possiblé de pareille disette. Le *nozelon*, tourteau de noix et de chanvre), était le favori sur les tables.

Plus d'une fois M. L. Courthion m'a fait remarquer que les personnalités qui jouèrent un rôle local de quelque importance à l'époque agitée qui s'écoula autour de 1844, se montrèrent généralement, si elles sortaient de milieu paysan, d'une parcimonie confinant à une avarice presque outrée dans leur vie privée et publique. Il en attribuait la cause au fait que leur enfance avait connu les privations de la dure année de misère.

Voilà les quelques maigres renseignements arrachés assez péniblement à l'infidèle mémoire des vieillards d'aujourd'hui. La tradition orale pèche souvent par imprécision et les narrateurs populaires ont surtout un dédain désespérant de l'exactitude des dates dont ils se soucient comme poisson d'une pomme. Dans ces conditions on voudra bien montrer un peu d'indulgence pour cet air d'incomplet que doivent présenter les notes ci-dessus réunies au hasard.

La seule innovation sociale, accueillie sans hostilité par l'indigène le plus réfractaire aux transformations modernes et volontiers porté à répéter l'antienne favorite : *To no tsandze, rin no melayre*, est bien l'établissement des chemins de fer considéré par nos grand-pères comme le plus sûr garant contre le retour d'effroyables disette comme celle de 1816 et 1817. « Vivent les chemins de fer » s'écriaient-ils volontiers !

En effet, grâce à nos rapides moyens actuels de locomotion et de transport, de tels fléaux sont infiniment moins à redouter. Toutefois, nous vivons au bon moment pour nous attendre aux pires éventualités. Souhaitons qu'en dépit de la rage folle que semblent posséder les nations se ruant les unes contre les autres, comme des démons, les peuples en armes ne parviennent pas à anéantir dans un moment de folie, l'œuvre édifiée patiemment par l'humanité au prix des efforts sans nombre, des sueurs et du sang des meilleurs de ses enfants, car, sans ce patrimoine social si précieux — le progrès — la génération d'aujourd'hui, comme ses devancières, serait à la merci de la cruauté inconsciente des éléments naturels.

Lourtier, janvier 1916. Maurice GABBUD.

[1] Bistoete, *Polygonum bistorta* d'après Besse, vulgairement *langue de bœuf* par la francisation de l'appellation patoise, *Incoua bœü*.

Notes annexes.

Une tradition recueillie à Lourtier, dit qu'en une année, bien lointaine, probablement antérieure à 1816, mais dont on ne saurait préciser la date (on s'en soucie bien peu !) une gelée tardive anéantit presque complètement la récolte des céréales en juin. A Champsec, on racontait aussi que les *artifices* (moulins, scieries) durent interrompre le travail à la Saint-Pierre (vers le 29 juin) pour la même cause qu'en plein hiver rigoureux, les meunières étant complètement prises par la glace.

L'indifférence regrettable de nos *anciens*, pour fixer leurs souvenirs par des dates, points de repère précis, nous laisse ignorants quant à l'époque de *faits* climatériques aussi remarquables.

Au nombres des années précoces du siècle passé, on place en tête 1811 (l'année de la comète) et 1822, la première rendant des points à la seconde. Années sans hiver, dit-on. En février, dans de hauts mayens très peu exposés au soleil, altitude de mille six cents à mille sept cents mètres, les prairies étaient émaillées de fleurs printanières (primevères). Les troupeaux de génissons et de moutons couchaient à la *belle étoile* en mars, dans les communaux de Lourtier et marquaient le gîte. En 1822, on aurait fait du fromage en mai à *Charmotannaz*, alpage élevé où dans les années normales on alpe durant la dernière semaine de juin. Le *sureau* du lieu dit la Croix-du-Glacier, rière Lourtier, endroit privé de soleil dès la Toussaint aux premiers jours de février, était feuillu à la Saint Mathias (24 février).

1834 fut une année très précoce, dit une tradition isolée, de même 1865, en laquelle date toutes les *montagnes* de Bagnes furent inalpées pour le 15 juin, sauf Lally et la Chaux. La même année pourtant, il y avait quatre pieds de neige à la fin mars dans les rues de Sarreyer et le travail de la vigne à Fully ne fut possible qu'en avril où il fut précipité par l'avancement extrêmement rapide de la saison.

L'été de 1818 aurait été aussi sec que celui de 1911, dit-on ? En 1832, le vin mûrit sans pluie ; on n'en eut point du mois de mars à la vendange.

Les 9 et 11 juillet 1909, tous les alpages du val de Bagnes furent désertés par les bestiaux chassés par un enneigement considérable. A ce moment, M. Courthion écrivit dans la *Tribune de Genève* un article rétrospectif, reproduit par les journaux valaisans, sur les désalpes prématurées antérieures. Il citait :

1829 : descentes partielles au début de juillet, puis générales le 22 août. Troupeaux bloqués dans les neiges, à *Charmotannaz* (ci-devant *Durand)* désalpés à grand'peine. Grandes inondations en France et en Allemagne. Demi-pied de neige à Paris.

1831 : Tout Bagnes sous la neige, quarante hommes désalpèrent *Durand*. Mais la tradition orale que j'ai recueillie moi-même dernièrement, soutient que c'est 1833 qui fut « *l'année de la grande neige* » aux désalpes si périlleuses, après que certains troupeaux furent bloqués pendant plusieurs jours sur la montagne. Pendant ces désalpes, une avalanche emporta un homme dans le défilé de Mauvoisin et l'entraîna au bord de la rivière où on le releva avec une jambe cassée. On a retenu son nom, c'était un Georges Bruchez, de Bruson. Un pied de neige à Sembrancher en plein été. 1843 dut être une année très rigoureuse.

Peu s'en fallut que le fort enneigement du 13 septembre 1882 provoquant toutes les désalpes n'atteignit la plaine.

Selon la chronique Jacquemain déjà citée : 1802 : Les choux gelèrent au mois d'août à Bagnes et en 1804 : floraison des abricotiers en janvier, etc.

(Annales Valaisannes.) M. G.

OCCASION. — En vente à la rédaction du *Conteur* (rue Etraz, 23), encore *quelques* exemplaires des **Causeries du Conteur Vaudois** (1re série, 2e édit. illustrée), recueil des morceaux français et patois (prose et vers) les plus goûtés, publiés au cours des premières années d'existence de ce journal) 54e année). - **Au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.**

Ressemblance. — L'ami d'un agriculteur qui possédait une race particulière de porcs, vient demander à ce dernier de lui en vendre une paire.

— Impossible, mon cher, j'ai vendu les deux derniers, l'an passé, à Moudon.

L'amateur de porcs s'en fut donc à Moudon, dans l'espoir de retrouver des animaux de la race qu'il désire.

Comme il en revenait, il rencontre l'agriculteur à qui il s'était tout d'abord adressé.

— Eh bien, demande celui-ci, as-tu trouvé ce que tu voulais ?

— Non, j'ai pas pu retrouver de cochons de ton espèce ; mais j'en ai acheté d'autres qui ont beaucoup de ressemblance. C. P.

L'enseigne et la table.

Dans une localité, située au bord d'une des plus charmantes rivières de notre canton, est une auberge à l'enseigne de l'*Hôtel de la Truite*.

Un voyageur de commerce descend en cette hôtellerie, se réjouissant de savourer le succulent poisson. Il n'y en a pas. On lui sert du jambon, du filet de porc et des atriaux.

Deux semaines après, le même voyageur fait une nouvelle visite. On lui offre de la saucisse à rotir, des côtelettes et des pieds de porc.

Une troisième fois, c'est encore du saucisson, du museau de porc et autre charcuterie, qui lui sont servis.

Alors, appelant le patron :

— Dites-moi, Monsieur, je crois bien que le peintre qui a peint votre enseigne y a mis un T de trop. — E. D.

L'âge heureux. — C'est détestable vois-tu disait M. X à l'un de ses amis, depuis que je me suis fait arracher toutes mes dents et que je porte un dentier, je ne peux plus ni mâcher ni digérer et, naturellement, je maigris.

— En effet, je trouve que tu as maigri. Eh bien moi quand je n'avais pas de dents, c'est alors que je mangeais le mieux.

— Ah ! bah, tu les as toutes perdues ?

— Oh ! non, elles n'avaient pas encore poussé ; j'avais un an.

Les méfaits du télégraphe. — Un vieillard de 75 ans avait été invité à souper dans une ville voisine. Ayant manqué le train de 11 heures du soir, il télégraphie à sa femme : « Manqué train *lave*-toi pour m'attendre par train une heure matin. »

Le télégraphiste avait mis *a* pour *è*.

L'amour mouillé. — Mlle *** rencontre l'autre jour un de ses soupirants, de retour du service militaire où il avait passé plusieurs mois. Il l'aborde et, au bout d'un moment de conversation, lui témoigne les sentiments les plus tendres.

Soudain, la pluie se met à tomber. Le jeune homme, inquiet, cherche à s'en garantir.

— Quoi ! fait alors Mlle ***, vous avez été cinq mois absent, vous m'aimez et vous vous apercevez qu'il pleut !

Théâtre de la Comédie (Kursaal) — Prochains spectacles :

Mercredi 6 décembre, le grand succès de rire : *Le fiacre 117*, vaudeville en 3 actes de E. de Najac et A. Millaud. Ce spectacle commencera par *Un don Juan*, en un acte du répertoire du « Grand Guignol ».

Prochainement représentations avec le concours de Mme Tessandier, de l'Odéon.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.